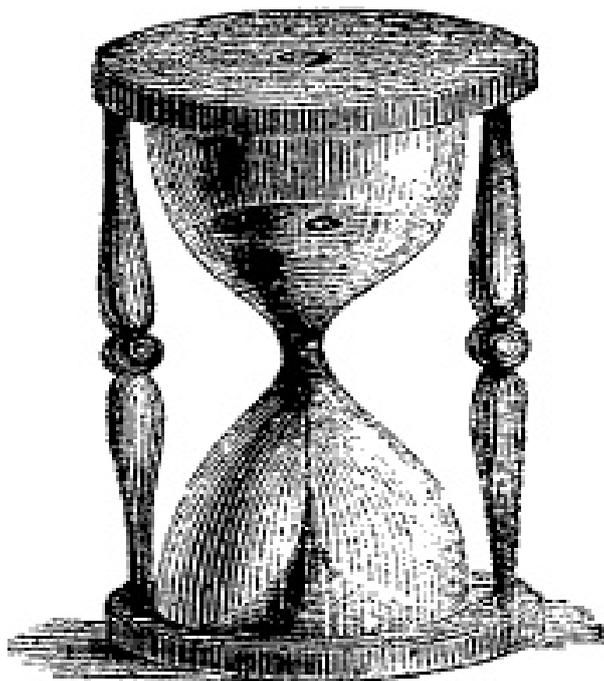


Nouvelles du dehorsdedans II



Natacha Lopvet, française, a passé dix ans dans la prison pour femmes de Santa Martha Acatitla dans la ville de Mexico ; elle est sortie de prison en mai 2017. Natacha s'est accrochée à l'art pour résister à l'isolement et au lent écoulement des jours ; en prison, elle a rejoint la troupe de théâtre "Sabandija", encouragée et lancée par sa compagne Maye Moreno. En prison, elle faisait également partie d'un collectif d'artistes qui a pour objectif d'aider d'autres femmes à s'exprimer à travers les arts. Elle s'est engagée à partager avec les autres détenues la joie de la création artistique et, pour ce faire, elle participait à plusieurs ateliers de lecture, écriture, peinture, théâtre ainsi qu'à de nombreuses manifestations culturelles. Natacha a également élaboré plusieurs fanzines qui rendent compte de la vie et de la survie en prison, du temps, de ce que

c'est qu'être une femme en prison, du travail, de l'enfermement, de la résistance à travers l'art. Après dix ans de prison, Natacha continue de créer des projets artistiques divers à l'extérieur, elle écrit ses vécus, son parcours et continue à rendre visite à sa compagne Maye tout en menant de nombreux projets ensemble. Pour se rapprocher malgré les murs qui les séparent, Natacha et Maye ont ouvert le blog « Fueradentro » « dehorsdedans ».

Technologie

Je reste parfois surprise et amusée de voir l'attitude des gens dans la rue, les mains pleines de technologie !!! Dix ans sans technologie, j'arrive avec des yeux tout neufs et ça donne ça :

29 DÉCEMBRE 2017

"JE PENSE, DONC JE SUIS" N'EST PLUS À LA MODE, LE MONDE A BIEN CHANGÉ !

La technologie matérialise la conscience universelle, le un réunit le tout, la pensée commune ou la pensée unique. De la télépathie appliquée : je pense, donc je clique ! je peux être connectée en permanence au un à travers les "données", beaucoup ne peuvent pas s'empêcher d'être connecté.e.s, c'est trop délicieux de se sentir à l'unisson, avec le reste, avec les autres, avec le tout, avec ce qu'ils ne sont pas aussi, et aussi...pour se rassurer qu'ils ne sont



pas tout seuls...et...bientôt on n'aura plus besoin du téléphone. On répondra directement à l'appel, sans passer par le téléphone. Nous sommes en phase d'entraînement. On s'habitue à penser à quelqu'un et à le voir apparaître, entendre, lire ou parler à l'instant même sur un téléphone portable ; réduire la distance entre la pensée et la matière. Je suis curieuse et pressée de faire l'expérience d'être à deux endroits

différents, de manière tout à fait consciente, on pourrait sentir le fait de courir à toute vitesse vers l'autre expérience, l'autre endroit, et ne pas courir en même temps pour rester de ce côté-ci : physiquement impossible, on doit pouvoir circuler à un autre niveau, qui se rencontrerait là où est installée l'imagination propre à chacun ; expérimenter la simultanéité, l'ensemble [à l'écoute de l'intérieur, du ressenti, de l'empathie]. (J'aime bien les crochets : ils arrivent tout seuls, tombent sur le papier. Après tout, l'ordre dans lequel cela arrive ne devrait pas nous importer, puisque nous sommes capables de le créer... donc de le reconnaître. Nous sommes effrayés devant notre propre création. Le crochet est à part, et n'a pas forcément à voir avec le sujet).

La conscience du un est une addiction, elle nous fait perdre la tête plus que n'importe quelle autre drogue ou verres d'alcool. Quand les gens sont connectés, ils trébuchent sur les jambes étirées des badauds installés sur les bancs des allées, embrassent des lampadaires, se choquent entre eux ; on ne le tolère pas d'un poivrot ou d'un jeune drogué mais de la part d'un utilisateur de téléphone portable cela ne choque personne. Ils arrêtent leur véhicule sur le bas-côté de la chaussée pour se connecter avec quelqu'un, un groupe, avec le tout ; ils restent là, longtemps, malgré leurs activités humaines ; parfois, ils s'endorment et se reconnectent à travers le sommeil. En général se sont des hommes. Auraient-ils plus envie que les femmes d'atteindre l'expérience de l'unité ? Tout porte à croire le contraire et fait croire aux femmes que la spiritualité c'est un truc de bonne-femme ; des hommes peureux d'entrer dans l'ère de la paix. (lire "el muro express" de déc. 2015).

Nous ne sommes pas tout à fait prêt.e.s pour utiliser tous les outils dont on dispose. A vouloir être trop connecté, on finit par être totalement déconnecté, et donc on tombe, on se cogne, on n'a plus conscience du reste, du un, du tout. Il faudrait inventer un copyright avec une caméra au-dessus du front, connectée au téléphone, pour que le client n'aie plus besoin de regarder devant lui pour marcher, la caméra à la hauteur de la visière du chapeau, fixée sur les lunettes ou encore en serre-tête, ferait tout le travail. Le client pourrait rester le nez collé sur son téléphone même quand il marche, court, et pourquoi pas conduit ; il peut regarder sa femme qui mange en face de lui sur la caméra de son téléphone, d'ailleurs ils ne se parlent plus que comme ça depuis quelque temps ! hahaha ! ils ont vu ça dans un manuel spécialisé "vivre l'expérience du tout en couple". Les dernières demandes de divorce ont tout d'abord été faites sur Facebook ! Il prendra un psy en ligne pour que personne ne le sache, et il cherchera la suivante dans un club de rencontres sur internet ; elle, pourra choisir la taille, la couleur, et l'aspect de son prochain prétendant sans qu'on ne la voit.

Ce sont des signes ; quel endroit du cerveau la toile touche-t-elle pour que les gens perdent la tête d'une telle manière ? traverser la rue sans regarder, manipuler le téléphone en conduisant, à bicyclette, ne pas regarder où on marche [on ne met pas le pain à l'envers sur la table !!], sont toutes des attitudes contraires au fait d'être conscient donc attentif et scrupuleux.

La technologie supposée répandre de la conscience, récolte ou provoque des êtres inconscients, endormis, éloignés de l'ici et maintenant. [sans bouger, seul l'écran de l'appareil clignote dans l'obscurité et comme par un effet de surprise, identifiant l'ensemble, réalisant que je suis sur un banc, qu'il est 11 heures, à trois pâtés de maison de chez moi, je sursaute comme si je revenais, le corps ankylosé, d'un

voyage lointain et brutal. Je me ressaisis, me reconnecte dans cette réalité, ici-bas]. Je me demande ce qu'ont fait les Japonais à ce sujet. Sont-ils tous en train de tomber dans les rues et de se heurter à chaque porte, chien ou personne ? quel panorama ? bientôt on ne remboursera plus les accidents dus à un mauvais usage de l'appareil. Si vous renversez une grand-mère parce que vous étiez sur votre écran, votre compte est bon...un homme a marché sur la patte d'un chiwawa, il a dû payé 5 ans de pension alimentaire, au chien !!! haha !!! 5 kilos de croquettes par semaine. FOUTAISES ! ces semonces ne seront possibles que quand chacun de nous sera doté d'une caméra d'auto surveillance, (à côté de la caméra directionnelle, sur le front) , afin de ne pouvoir nier les faits en cas de litiges, les caméras de rue ne remplissant plus leur objectif, étant trop loin des individus. nous devons nous auto-surveiller. Le nez sur le téléphone, ne nous permet pas de voir arriver le danger, encore une fois la caméra fait le travail et émet un signal au cas où un danger reconnu par le système s'approcherait. Il existe plusieurs options. Le tout-danger : la caméra reconnaît tout les styles de dangers que l'être humain peut rencontrer, et puis les options plus économiques où la caméra reconnaît seulement un certain nombre ou très peu de dangers et donc ne maintient pas le client en complet état de protection. Le modèle très sophistiqué repère le danger à trois mètres du sujet. On le reconnaît rapidement, il n'y a plus personne autour ! Tu peux acheter ta caméra évidemment sur « paypal » ou « amazon »... L'amour revêt d'autres appareils puisqu'on ne se regarde plus dans les yeux, ...un vrai film !...

- Natacha Lopvet -

du théâtre en prison

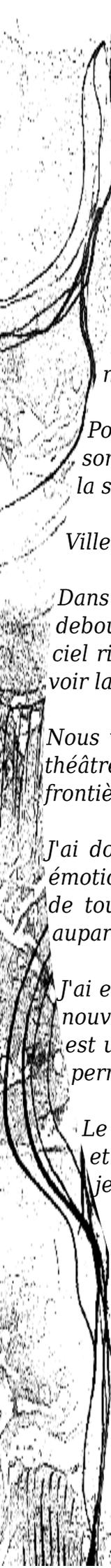
6 février 2018

Cela fait 12 ans que je fais du théâtre en prison. Ici il n'y a pas de professionnels. Tout se fait de manière empirique, selon les besoins de s'exprimer, de raconter et d'écouter d'autres histoires pour nous redéfinir. Ceci est important pour nous autres car nous sommes en « voie de réinsertion ».

Pour presque toutes celles d'entre nous qui vivons ici, la prison a été la « Grande Parenthèse » ; la vie telle que nous la connaissons reste en suspens et, contre notre volonté, nous devons nous adapter à une nouvelle existence. Avec un caractère temporaire pour certaines, mais pour d'autres, tristement, non, parce que lorsqu'elles sortiront d'ici dans 30 ou 40 ans, il ne restera que peu de traces de leur vie antérieure. Elles devront recommencer à nouveau à s'adapter, et cette fois-ci avec le désavantage de l'âge et de la stigmatisation sociale.

J'ai cherché à remplir mes années de prison avec le théâtre, les livres, les images et des millions de mots lus qui ont rempli des cahiers les uns derrière les autres ; un cortège de frustrations métamorphosées en encre. Mais finalement j'ai conservé très peu de ces cahiers car je me souviens toujours du Funes* de Borges qui parle de l'importance de l'oubli sélectif.

J'ai aussi écrit, en dehors de ces cahiers, une trentaine d'autres très différents. J'ai commencé par une pastorale et j'ai ensuite formé mon propre groupe et présenté ma première pièce dont j'assurais la direction sans avoir jamais rien su ou très peu sur la direction théâtrale.



Le théâtre pénitentiaire est unique parce qu'il se déroule dans des circonstances bien particulières, aux frontières des émotions, parfois tellement difficiles à contrôler mais qui sont le trésor de cette poignée de femmes enfermées que nous sommes et qui faisons du théâtre sérieusement ; un théâtre vrai mais brutal, indispensable mais plein de nos carences, cicatrisé mais balsamique.

Faire du théâtre dans ces lieux ne nous donne pas de quoi manger, parce qu'ici tout doit être acheté ; exactement comme dehors, d'ailleurs, mais en plus il faut obligatoirement partager son temps entre les cours, les ateliers, le travail, les repas et les heures d'enfermement. Il reste peu de temps pour se consacrer au théâtre. Mais nous le faisons.

Pour nous toutes qui vivons ici, l'horizon reste toujours coincé entre les barbelés qui sont partout. Le ciel parfois clair est presque toujours gris comme les murs, mais c'est la seule chose qui change quotidiennement ici.

Ville Entre les murs, La République des Prisonniers...

Dans l'une des ailes, je connais un endroit d'où l'on peut regarder le ciel, couchée ou debout dans l'herbe de ces zones vertes, et ne voir ni un seul mur ni un seul barbelé, le ciel rien que le ciel. C'est le seul endroit depuis lequel, sans en sortir, tu peux ne pas voir la prison.

Nous vivons toujours avec nos émotions à fleur de peau. C'est ce qui donne à notre théâtre une force insoupçonnable. C'est une sorte de théâtre paradoxal qui existe aux frontières de l'extrême.

J'ai donc commencé à faire du théâtre avec une énorme avidité. Luttant contre les émotions, contre la nostalgie, contre le remords... Le temps passait, lorsqu'au milieu de tous ces hauts et ces bas, l'amour est arrivé comme je ne l'avais jamais connu auparavant : immense comme une montagne pleine d'engagements et de vérité.

J'ai eu alors envie de lui raconter tous mes secrets. Et je l'ai fait. Comme si j'ouvrais à nouveau mes blessures, elles me faisaient mal, mais j'ai compris alors que l'expression est un exorcisme pour les idées et les sentiments. Un acte qui soulage et qui libère et permet de nous regarder à l'intérieur.

Le théâtre est un puissant moyen d'expression. J'ai dirigé deux groupes « Sabandija » et « Las Intratables » ; j'ai essayé d'en contaminer d'autres par mon enthousiasme et je les ai invitées à venir raconter leurs histoires.

Dans le théâtre j'ai trouvé la lumière ; la mienne et celle des autres. Il a été mon refuge et mon outil, ma passion et mon engagement. Aujourd'hui je connais la prison et le théâtre. Le théâtre de « Ceux qui se sont trompés ». Partant de là, je m'infiltrerai dans les territoires de son esthétique, cherchant à contribuer par sa connaissance et son exploration et en espérant bien évidemment, un jour, pouvoir le parcourir totalement.

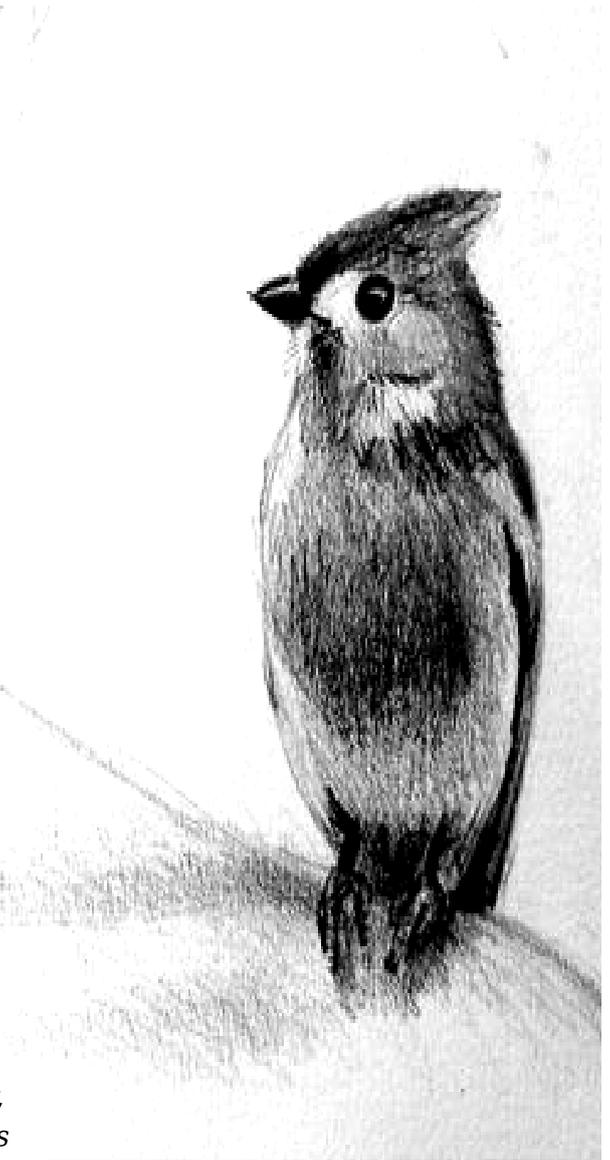
- Maye Moreno -

** Funes el memorioso -1942*



« Aujourd'hui c'est jour de visite. Le ciel est bleu et l'air est tiède, même s'il n'est pas des plus limpides. À onze heures tapantes je sors en courant du couloir jusqu'à la salle des visites : Natacha est là, elle est arrivée par surprise, sans me prévenir, et elle m'attend avec une rose à la main, du pain frais et le journal du jour. Nous nous embrassons fort et mon cœur commence à s'emballer. Nous nous asseyons et nous mettons à parler, au début de tout et de rien à la fois, et puis nous nous laissons emporter par l'émotion, nos idées se multiplient et les heures se mettent alors à passer trop vite, à peine sont-elles suffisantes pour défaire et refaire notre monde qui est le monde des anciens et celui des enfants, des enseignants et des ouvriers, des jeunes et de ceux qui sont libres. Le monde qui m'attend dehors et celui dans lequel je vis pour l'instant : celui de dedans. Natacha et moi faisons mille projets pour parcourir sans cesse, pour explorer à fond le monde du dehorsdedans. »

- Maye Moreno -



**Natacha et Maye ont ouvert un blog «Fueradentro » « dehordedans »
<https://fueradentro1.blogspot.fr>**

« Difficile d'être complètement dehors quand quelqu'un est dedans, c'est comme cultiver les deux facettes des sentiments de liberté et d'enfermement, et d'un autre côté c'est résister à l'enfermement en maintenant des pensées infinies. Chacun se situe où il veut ou où il peut, que ce soit dedans ou dehors !!! »

- Natacha Lopvet -

**+ d'infos sur le site de les trois passants :
<https://liberonsles.wordpress.com>**